

## JEUNESSE OUBLIÉE

Zineb, une de mes quatre tantes paternelles, habite dans un *kariane*.<sup>1</sup> Elle y vit avec ses enfants, sans électricité ni eau courante, sous un toit véritable passoire. Dans ce bidonville situé près du quartier Roches-Noires, sur la route côtière menant à Mohammedia et à Rabat, la pluie bénite, bonne pour l'agriculture et l'économie du pays se transforme en punition de Dieu.

L'eau envahit les maisons, forme une boue nauséabonde et il faut attendre des semaines pour la voir disparaître.

Hbib, le mari de ma tante, a été tué il y a deux ans dans un accident de la route. Il a été renversé par un chauffard qui a pris la fuite. Vendeur ambulancier, chaque jour il réussissait – non sans mal – à nourrir sa petite famille. Du jour au lendemain, ma tante Zineb et ses cinq enfants se sont retrouvés sans ressource. Mes cousins ont tous quitté les bancs de l'école, contraints de subvenir à leurs propres besoins, l'État n'ayant rien prévu pour eux. En même temps qu'ils ont dû faire le deuil de leur père, ils ont abandonné à jamais tous leurs rêves d'enfants. Je profite de l'occasion pour exprimer mon admiration sans borne pour la politique sociale de nos gouvernants.

Chaque fois que je rends visite à mes cousins et cousines, je suis mal à l'aise. Généralement, j'accompagne mon père qui aide sa sœur et ses

neveux en leur apportant des vivres et en leur donnant un peu d'argent. L'aînée, Hakima, est âgée de dix-huit ans, Othman quinze ans ; Nabil et Imad, les jumeaux, ont douze ans et Najwa, la petite dernière court vers ses dix printemps. Tous portent aux pieds des chaussures en plastique. Habillés de haillons, l'hiver ils grelottent. Faut de place pour dormir, Othman, l'aîné des garçons, passe fréquemment ses nuits dehors. Mes cousins et cousines vivent dans une misère aiguë : ils mangent rarement à leur faim. Chaque jour, ils livrent un nouveau combat acharné pour survivre. Ils ont néanmoins appris, par la force des choses à composer avec cet état d'extrême précarité et ont adopté comme mode de vie la *zelle* attitude<sup>2</sup>, ravalant bien souvent leur fierté, recourant aussi fréquemment que possible à la débrouille. À l'évidence, au Maroc de ce nouveau millénaire où tout devient méga, même le cinéma<sup>3</sup>, giga comme un certain cybercafé de Casablanca, malgré le soleil, il ne fait pas bon vivre dans *l'misiria*.<sup>4</sup>

Pendant ce temps, confortablement installé dans le salon, chez mes parents, allongé sur une banquette marocaine, télécommande en main, je zappe. Depuis que le consulat de France, appliquant les accords de Schengen, me chante la même rengaine, l'antenne parabolique est devenue mon visa pour le monde. Chaînes arabes,

---

<sup>1</sup> Bidonville.

---

<sup>2</sup> La misère.

<sup>3</sup> *Le Mégarama*, ouvert en mai 2002, est un complexe cinématographique disposant de 14 salles de projection. Le prix d'une séance varie entre 30 et 45 dirhams, un tarif prohibitif pour une grande majorité de Marocains.

<sup>4</sup> Synonyme de *zelle*, la misère.

européennes, africaines, américaines et même australiennes, mon zapping m'emmène en voyage. Mouvement virtuel, ersatz du naturel, informations dans toutes les langues, illusions de connaissances, je suis au courant de tout, conscient de rien. Les images affluent du monde entier. Une en particulier se dresse devant moi. Un mur vaguement blanchâtre, portant une inscription, *Mamnoueh el bouh*<sup>1</sup> provoque le déclic, cette sensation de déjà vu. Il ressemble à celui du *kariane* où vivent ma tante et ses cinq enfants.

Nous nous inquiétons des dérives dangereuses dues à la folie meurtrière régnant au-delà de nos frontières. Nous hurlons notre indignation en regardant des documentaires traitants de sujets d'ailleurs. Biafra, Éthiopie, Rwanda, Darfour et autre régions du continent africain, l'évocation de vos noms déclenchent la vision de la misère, des politiques guerrières, des famines et des charniers condamnés avec timidité par la communauté internationale. L'Afrique compte ses morts en silence. Combien d'hommes et de femmes furent assassinés pour leurs idées ? Combien d'Africains meurent chaque année, emportés par des maladies tropicales ? Les laboratoires pharmaceutiques s'intéressent davantage au développement des médicaments destinés aux populations dites solvables et laissent le paludisme et le sida faire des ravages. Stoïque, un éminent scientifique, docteur ès études économiques et géostratégiques, affirme la voix claire : « Il s'agit

d'un moindre mal. Ainsi l'Afrique résout ses problèmes démographiques.»

Toujours affalé sur la banquette, l'index et le pouce en action, les images se succèdent. Flash info satellitaire ! Un appel à l'aide humanitaire à l'échelle planétaire. Catastrophe : allez, au hasard, en Asie ! Tout le monde crie horreur, abasourdi. Moi aussi, je le dis : le tsunami n'est pas mon ami. Tant pis pour le décalage horaire avec l'Indonésie car hardie, la société civile marocaine s'investit. Et chez nous, que se passe-t-il ?

En Europe, des adultes se retrouvent au ban de la société, ne disposant plus de toit, ils sont appelés sans domicile fixe. Ici, dans mon pays, des enfants meurent à petits feux, en silence. À dix ans, beaucoup travaillent déjà, forcés d'assurer leur propre survie. À douze ou treize ans, ils sont parfois violés dans une rue avec la complicité des riverains muets. Si mes cousins et cousines étaient nés en France, ils surferaient sur Internet, écouterait différents genres de musique, membres à part entière de la « génération Playstation ». Nés au Maroc, orphelins de père, ils font partie de cette jeunesse oubliée. En écrivant ces mots, je pense plus particulièrement à Othman. Les mains tannées par le manche de pelle qu'il tient à longueur de journée, les ongles noircis de cambouis, quinze ans à peine, le dos déjà courbé pour le reste de sa vie, Othman ne pense plus qu'à une seule chose : travailler.

*Les joies des cours de récré,  
Le bruit de la craie*

---

<sup>1</sup> Interdiction de pisser, inscription largement répandue sur les murs de Casablanca.

*Qui s'écrase sur le tableau noir,  
Les Mathématiques, la Physique et l'Histoire :  
Il n'a jamais connu cela.  
En guise de jeux d'enfance,  
Le travail harassant et la souffrance  
Remplacent troumbia<sup>1</sup> et haba<sup>2</sup>.  
Il semble triste de ne pas avoir rencontré  
Le regard plein de savoir d'une maîtresse  
Qui aurait pu apporter un peu d'allégresse  
Et de lumière à cette enfance oubliée.  
Il travaille pour trois sous de l'heure  
Que sa mère s'accapare sans leurre,  
Lui laissant les affres de la responsabilité  
Des frères et soeurs qu'il n'a pas enfantés.  
Sans palier,  
Il se retrouve assis à la table de ses aïeux.  
Il n'a pas encore vingt ans mais est déjà vieux.  
Qui ose encore parler de dignité ?*

Au même moment où j'écris ces lignes, dehors, quelque part dans une ruelle de Casablanca, un enfant le nez plein de *kbouna*<sup>3</sup> – cette matière de couleur jaunâtre, puante et affreuse collante – le visage portant les traces de ses anciennes peines, lève la tête et hurle : « Dieu, Maître des cieux, toi qui offre le Paradis aux religieux et aux pieux, je t'en veux parce que tu fais de moi un miséreux ! » Il crache sa haine. Pour oublier la dureté de son quotidien, il use de ces substances

qui emportent l'esprit au paradis artificiel. Fauché comme tous les gamins des rues, il s'explode le cerveau avec les moyens du bord. Au hasard de ses journées, il introduit son nez dans les pots d'échappement des bus en stationnement mais dont les moteurs tournent. Il garde sur son nez, pendant des heures, un chiffon imbibé de colle à rustine. Une inspiration de colle, son esprit décolle et à force de vouloir fuir tout espoir s'envole.

À l'entendre conspuer sans gêne Allah, les croyants le considèrent comme un blasphémateur qui mérite une punition. Ont-ils son courage ? Que font-ils ? Pas grand chose, presque rien. Bien sûr quelques uns s'activent mais ce ne sont certainement pas un bol de *h'rirra*<sup>4</sup> et un morceau de *chebakia*<sup>5</sup>, servis gracieusement chaque soir par sa majesté et d'autres généreux donateurs pendant le mois de ramadan, qui changeront le quotidien de tant de Marocains. La TVM et le « Matin du Sahara », quotidien en français à fort tirage, n'évoquent jamais ou si peu ces sujets qui fâchent. L'avenir du pays se bâtit sur des non-dits. L'amnésie collective s'impose et par moment devant une main qui se tend, histoire de se donner bonne conscience, une pièce jaune – c'est déjà beaucoup – quitte la chaleur d'une poche. Sans regarder, on donne, non pas par partage mais par crainte des réprimandes du Tout-Puissant. On pose la pièce de dix ou vingt

---

<sup>1</sup> La toupie, un des jeux préférés des petits Marocains.

<sup>2</sup> Cache-cache.

<sup>3</sup> La morve.

---

<sup>4</sup> Soupe marocaine servie plus particulièrement pendant le mois de ramadan.

<sup>5</sup> Pâtisserie marocaine.

centimes dans le creux de cette main tendue, prenant garde de ne pas toucher les doigts sales de ce jeune laissé pour compte et en murmurant : « *Lay y ster !* »<sup>1</sup> La pauvreté serait contagieuse !

La jeunesse casablancaise se compose de trois groupes distincts. Le premier se constitue de gamins et adolescents vivants dans les rues, les *karianes* ou, au mieux, dans les quartiers populaires. Happés pendant leurs années d'enfance, cherchant à s'accrocher au fil de la vie, ils n'ont guère le temps de s'attarder sur la période des jeux insoucians.

Affamés par la galère, ignoble misère, pas d'argent en poche, certains aimeraient être capables d'orchestrer l'attaque d'une banque, de dévaliser une bijouterie et de se faire la quille. Au début, il ne faut pas viser gros, la jouer solo. Pour se faire la main et pénétrer l'univers du *biż*, direction le quartier Polo, là où dorment de belles *mercós*. Pour amasser un maximum de dollars et d'euros, il faudra vite passer à la vente de *double-zéro*. Merci les touristes pour votre visite ! De Niro et Al Pacino érigés en héros, Scarface et Don Corléone supplantent le Prophète parti rejoindre le Panthéon des gloires du passé depuis longtemps dépassées. Pleins de cette rage, celle qui donne le courage pour affronter de face des policiers et des vigiles taillés en armoire à glace, ils se verraient bien finir leur vie en roi des bandits. Les candidats à cette vie de malfrats sont nombreux. Hélas, peu finissent leurs jours

heureux, en grand-père gâteaux ! Refusant la médiocrité, ils prennent des risques tout en essayant d'éviter les flics.

Il faut se faire une raison : tous les brigands finissent en prison. Devant cette équation à résoudre, sans corps à dissoudre, comprend qui peut ; personnellement je m'émeus en subissant les mots creux de ceux qui nous gouvernent ! En l'absence d'efforts fournis par les hommes forts du pays, comment espérer réussir dans la vie ? Certains misent sur leur corps afin de parvenir grâce au sport à réaliser leur rêve : devenir footballeur professionnel en Europe et côtoyer Beckham, Zidane et Ronaldinho, voilà un moyen d'assouvir la passion du ballon rond et de faire vivre la famille. Ceux déclarés aptes pour l'endurance, rêvent aussi d'opulence. Saïda Aouita et Hicham El Guerrouj l'ont fait. Alors eux aussi courent, avalent des kilomètres pour être sélectionnés. Gravier les paliers de la société pour se retrouver au sommet ; être photographiée et filmée demeurent les objectifs à réaliser pour cette jeunesse oubliée.

Le second groupe est formé des jeunes nés du bon côté. Leur bonne naissance, essence de leur existence, les préserve de toute dépendance. Ils habitent les beaux quartiers, des havres de paix dénommés Polo, Cil, Anfa Supérieure ou Californie. Non, non ! Nous ne sommes pas aux États-Unis mais bel et bien au pays. Des palmiers le long des rues et des avenues, de rutilantes décapotables garées devant de somptueuses villas avec piscine, des gardiens en faction devant les

---

<sup>1</sup> Qu'Allah préserve (sous-entendu de connaître le même sort).

maisons : parfois, en me baladant à Casablanca, je me crois à Santa Monica. Bien sapés, cheveux gominés, grosses montres argentées aux poignets, la jeunesse dorée casablancaise se retrouve le vendredi soir au VIP, le samedi à l'Ethnia, derniers endroits à la mode à Casablanca. Enfants de la tchi-tchi, adorateurs de la belle vie – avec une fâcheuse tendance à la flambe – ils semblent évoluer à part, à l'écart du reste de la société. Ils naviguent avec assurance sur le net, disposent de téléphones mobiles « nouvelle génération » et portent les dernières collections à la mode de prêt à porter et de sportwear. Le bac en poche, ils partent pour la plupart finir leurs études en Europe ou aux États-Unis. Écoles de commerce, MBA, diplômés en « management », purs produits de la pépinière des futurs hommes d'affaires, ils rentrent au pays pour intégrer l'entreprise familiale ou monter une nouvelle affaire commerciale. Pour l'investissement initial, les parents fournissent le capital. Ceux dont le père exerce une haute fonction publique embrassent la carrière de grand commis de l'État. Au Maroc, il n'y a pas que le titre de Roi qui s'hérite, certains sont députés, ministres ou gouverneurs de père en fils...

Le troisième groupe – celui qui représente l'effectif le plus nombreux – rassemble tout le reste de la jeunesse marocaine. Ces jeunes attendent sagement de devenir adulte sans aller en concert, en voyage autour du monde et n'osent même pas rêver posséder un ordinateur, une planche de surf ou une paire de roller. Je fais

partie de ce dernier groupe. Je ne suis jamais parti en vacances. Mes amis évitent d'aborder ce sujet pour ne pas me vexer. Et si la chance m'abandonne et que quelqu'un me questionne : « – Hey Hicham ! Que fais-tu cet été ? Ironique mais authentique je réponds : – Si mes parents ne déménagent pas, en juillet je serai en villégiature en bordure de mon quartier. Pour le mois d'août, des doutes subsistent : rien de sûr ! J'hésite encore entre Casa et Dar El Beïda ! »

Depuis longtemps, mon père, afin de pouvoir faire face aux dépenses que nécessitent l'éducation de six enfants, a supprimé le mot vacances de son vocabulaire. D'ailleurs, mon père déteste l'été. Les vacanciers lui rappellent, sans se soucier de sa dignité, la triste vérité : une vie sacrifiée pour élever ses enfants avec un salaire d'ouvrier sans jamais leur offrir quinze jours de détente aux bords de la mer. J'ai vu mon père pleurer. Blessé, grand gaillard qu'il est, il sanglotait.

Le Maroc, semble-t-il, est un pays jeune. Il paraît même que ma génération, celle des moins de trente ans, représente 70% de la population. Pourtant, le ministère de la Jeunesse n'existe plus et ceux des Sports, de la Culture et de l'Éducation nationale ne brillent guère par leur dynamisme. Je garde cependant espoir de voir un jour un ministre digne de ce nom et surtout à la hauteur de ses années bac+ beaucoup, accéder à quelques unes des doléances d'une jeunesse en perte d'illusions. Peut-être qu'un jour – hélas je serai probablement vieux – nous aurons des terrains de

sports, des salles de musique et de concerts dans chaque quartier. Peut-être que les salles de théâtre seront plus nombreuses et les festivals de cinéma plus fréquents et accessibles à tous.

La lueur d'espoir s'éteint vite. Décidément rien ne change dans ce pays. Parfois, je ressens le besoin de pousser un cri, de donner un grand coup de poing sur le bureau de ce fonctionnaire communal qui, pour me délivrer un minable bout de papier, m'oblige à lui « payer un café ». *Tadwira*<sup>1</sup> a force de loi. L'envie devient pressante, la colère prend forme, mais au moment de l'explosion, un réflexe – résidu des années de silence et de tant d'*abya skoute* – m'empêche de débiter ma rage au visage de ce sinistre personnage. Il faut attendre de grandir pour exprimer ses envies et espérer diriger sa vie car finalement tout est histoires de pouvoir, d'opportunistes notoires, de représentants absents, et bien trop souvent d'incapables affables.

*On m'avait dit : « Patience !  
Tout finira par s'arranger.  
Il n'y a pas encore urgence ;  
La sagesse finira par s'imposer ».*  
*On m'avait dit : « Attention  
À ce que tu dis, à ce que tu fais !  
Parce que tes rêves sont loin de la réalité  
Tu risques de graves désillusions ».*  
*L'unanimité dans la prévention,*

*Voilà le leitmotiv des discussions.  
Belles paroles d'apaisement  
Quand la jeunesse cherche à prendre son envol  
assurément.  
Ils avaient oublié de dire  
Que lorsque les larmes coulent  
Il n'y a rien de pire  
Que les mots qui roulent.  
Expliquer mon malheur !  
C'est leur bonheur !?  
Qui sont-ils,  
Ces personnages indélébiles ?  
– Quel âge avez-vous monsieur le député ?  
– En toute transparence, j'ai cinquante sept ans  
!  
– Et qui croyez-vous représenter ?  
– Je suis l'élu du peuple et de la nation !  
Chut ! Silence dans les rangs  
Des deux tiers de la population.  
La jeunesse attendra d'être vieille  
Pour prétendre déguster le miel.  
– Hum, monsieur le journaliste et néanmoins  
ami,  
Conscients du malaise social,  
Le gouvernement et le palais royal  
Réfléchissent à la mise en place d'une stratégie  
bien définie.  
Positif, négatif, symbiose,  
Les discours sont d'une parfaite osmose.  
Ils usent des mots à la mode  
Qui décrivent tout, sauf le mal qui rôde.  
Il n'y a pas encore urgence !*

---

<sup>1</sup> Un pourboire.

Toute reproduction interdite

*Tout va bien alors !?  
C'est seulement l'ère de l'ignorance  
Et de la barbarie qui prend corps.  
Prends garde de le dénoncer !  
Tu es encore trop jeune pour comprendre.  
Tu es juste bon pour travailler  
Et attendre !!!*